

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2024)
Heft: 1

Artikel: La bataille de Waterloo vue par Napoléon
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1055388>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Illustrations : Reconstitutions annuelles, par plusieurs milliers de figurants.

Histoire militaire

La bataille de Waterloo vue par Napoléon

Philippe Richardot

Historien

L'Empereur Napoléon I^{er} exilé sur ce caillou venteux qu'est l'île de Sainte-Hélène, dans l'Atlantique sud, meublait son temps à raconter son passé ou à l'écrire. Rassemblant ses souvenirs personnels, compensant l'oubli par la lecture des gazettes d'époque ou par les bulletins de la Grande Armée, il a écrit sur ses débuts, soit les campagnes d'Italie et d'Égypte, et sur sa fin, la météorique campagne de Waterloo en 1815 pendant les Cents jours¹. Sa manière de raconter son ultime bataille ne correspond pas à l'image qu'en retire l'historiographie. Il lui donne ses trois noms bataille de Mont-Saint-Jean, dite de Waterloo ou de la Belle Alliance, la version française, l'anglaise qui s'est généralisée et la prussienne. Ces trois toponymes longent en fait la route de Bruxelles. Le lieu-dit de la ferme de Mont-Saint-Jean, suivi du hameau du même nom, est juste situé sur le dispositif anglais ; le bourg de Waterloo s'étend au nord tandis que le cabaret de la Belle-Alliance est au sud du côté français. Waterloo, qui aujourd'hui englobe le hameau et la ferme du Mont-Saint-Jean, était à cette époque plus réduit et situé deux kilomètres plus au nord.

La situation stratégique

Comme les puissances coalisées lui refusent la paix qu'il demande après son évasion de l'île d'Elbe le 1^{er} mars 1815, la guerre reste la seule option qui s'offre à Napoléon. D'un point de vue stratégique, l'armée qu'il trouve à son arrivée à Paris le 21 mars est réduite par le régime de la Restauration. Mais cette armée conserve des bases industrialo-militaires intactes et une structure solide où persistent les cadres expérimentés de la période impériale, en particulier les maréchaux qui l'avaient forcé à abdiquer l'année précédente et l'administration efficiente du ministère de la Guerre. D'après l'Empereur, « 800'000 hommes étaient jugés nécessaires pour combattre l'Europe à forces égales »². Un véritable tour de force est réalisé entre le 21 mars et le 1^{er} juin 1815 : l'effectif total est porté

à 559'000 hommes, soit 414 000 mobilisés en deux mois, 7'000 par jour. Dans « l'armée de ligne », celle qui fait la guerre en campagne, 217'000 sont prêts à combattre répartis en sept corps d'armée dont quatre de réserve de cavalerie, un pour observer la Vendée royaliste, les autres aux frontières, dont le plus important entre Paris et la Flandre. La remonte mobilise 20'000 chevaux dont la moitié vient de la Gendarmerie qui est partiellement mise à pied³. Souvent oubliée, l'insurrection de la Vendée en mai prive l'armée de Flandre de 20'000 hommes⁴. Le 14 juin au soir, la masse de manœuvre napoléonienne en Flandre est répartie en cinq corps et un détachement de cavalerie qui totalisent 123'404 hommes (84'600 fantassins, 22'600 cavaliers, 16'204 artilleurs, pionniers et équipages) appuyés par 350 bouches à feu. Cette armée française est renforcée des vétérans libérés l'année précédente des prisons sibériennes et des pontons anglais ou espagnols. Beaucoup sont heureux de reprendre du service, car la Restauration monarchique les avait mis en retraite prématurée. L'armée française de la campagne de Waterloo est donc une force expérimentée, politiquement motivée. C'est moins sûr côté motivation pour le corps des maréchaux et des généraux. Il y a des défections en cours de campagne, comme Mortier, ou des hommes prisonniers des circonstances comme Ney, le « Rouquin », le « Brave des braves » qui avait poussé l'Empereur à la capitulation en 1814 et avait promis de le ramener « dans une cage de fer » à Louis XVII au début des Cents jours... avant de se rallier derrière ses troupes à « l'Usurpateur ». Le fidèle général Haxo est chargé de fortifier les faubourgs de Paris. Napoléon constate en effet que, dans l'Histoire, la Capitale a toujours repoussé l'ennemi sauf en avril 1814 où elle n'était plus une place forte. Il reconnaît ici implicitement avoir commis une faute stratégique et méconnaît volontairement la trahison du maréchal Marmont, dont les troupes voulaient défendre Paris, et qui avait alors préféré traité avec les Autrichiens. Haxo n'a sans doute pas le temps de fortifier Paris, car il suit l'armée de manœuvre.

¹ Napoléon I^{er}, *Mémoires de Napoléon. L'île d'Elbe et les Cent-Jours*, édition présentée par Thierry Lentz, Paris, Tallandier, 2011.

² Napoléon I^{er}, 2011, p. 190.

³ Napoléon I^{er}, 2011, p. 192 (remonte) ; p. 193 (effectifs).

⁴ Napoléon I^{er}, 2011, p. 206.

Les Coalisés mobilisent plus d'un million d'hommes dont 700'000 peuvent être concentrés sur la frontière orientale de la France entre Turin et la Flandre, mais pas en même temps car la distance joue contre la réunion des forces, en particulier pour les Autrichiens et les Russes. Les plus rapides sont les Hollando-belges, alors réunis dans un même royaume, vite rejoints par les Anglais et les Prussiens en Belgique. Pour contrer cette menace immédiate, Napoléon définit trois plans de campagne : rester sur la défensive et attirer l'ennemi sous Paris et Lyon, prendre l'offensive le 15 juin et envahir la Belgique, et un mélange des deux, soit envahir la Belgique puis en cas d'insuccès attirer l'ennemi sous Paris et Lyon. Napoléon se résout à la troisième hypothèse.⁵ L'invasion de la Belgique est menée rondement par Napoléon qui, selon son système de guerre éprouvé lors de la campagne d'Italie (1796-1797), est « d'attaquer en détail les armées ennemies⁶ », soit de les écraser avant leur réunion pour frapper si possible du fort au faible ou du moins du plus actif au moins réactif. L'Empereur a l'habitude de ce dernier schéma et croit à sa victoire : « Ce prince [lui-même] était plein de confiance dans le succès définitif ; l'armée montrait beaucoup de bonne volonté, le peuple la plus grande énergie ; il se souvenait qu'en 1814 il avait, avec 40 000 hommes présents sous les armes, fait face à l'armée du maréchal Blücher et du prince de Schwarzenberg, où se trouvaient les deux empereurs et le roi de Prusse, et qui, réunies, étaient fortes de 250'000 hommes ; il les avaient battues souvent⁷ ! » Napoléon estime les forces ennemies en Belgique à 224'200 hommes appuyés par 543 bouches à feu dont 114'200 Anglo-Hollandais et 120'000 Prusso-Saxons.⁸ Il a quelque 100'000 hommes de moins et se trouve presque à un contre deux. Il pique dès le 15 juin 1815 sur Charleroi avec l'intention de découpler l'armée anglo-hollando-prussienne des Austro-russes égrenés en Allemagne du sud, dans le Valais suisse et dans le Piémont.

Le rapport de forces avant la bataille

Le 16 juin, Napoléon engage l'ennemi au nord-est de Charleroi, c'est la double bataille des Quatre-Bras, où les Anglo-Hollando-Belges commandés par Wellington sont repoussés par Ney, et de Ligny où Napoléon met les Prussiens de Blücher en fuite. Ligny, bataille sanglante et haineuse se révèle aussi une bataille ratée, car Napoléon comptait sur des renforts qui devaient prendre les Prussiens à revers par leur gauche et que Ney a gardés par devers lui. Napoléon estime les pertes prussiennes à 30'000 hommes plus 20'000 hommes débandés qui pillent les environs⁹. Il a manqué son véritable objectif, détruire l'armée prussienne. Il résume ainsi la situation parlant de lui à la troisième personne, comme César : « Depuis quatre jours que les hostilités étaient commencées, il avait, par les plus habiles manœuvres, surpris ses ennemis, remporté une victoire éclatante et séparé les deux armées. C'était beaucoup pour sa gloire, mais pas assez pour sa position.¹⁰ » Le 17 juin est une journée de poursuite lente dans la boue et la pluie, car Wellington a battu en retraite vers Bruxelles quand il a appris la défaite de Blücher à



Ligny. Napoléon divise ses forces et délègue le 3^e corps de Grouchy à la poursuite de Blücher avec une force de 34'000 hommes et 108 bouches à feu. Le 17 vers 10 heures du soir, Napoléon lui donne l'ordre d'envoyer à l'aube une division de 7'000 hommes vers l'ouest et de le rejoindre pour une grande bataille après s'être assuré que Blücher était bien à Wavre avec encore quatre corps totalisant 75'000 hommes. Or, le vieux renard prussien dérobe une marche à Grouchy qui n'est parvenu à Gembloux qu'au soir et, le lendemain 18 juin, l'amuse à Wavre avec le corps prussien commandé par Thielmann. Le 18 juin, lors du déjeuner pris avec une partie de ses généraux, Napoléon qui a poursuivi Wellington calcule le rapport de force à huit heures matin : « L'armée ennemie est supérieure à la nôtre de près du quart, nous n'en avons pas moins

⁵ Napoléon I^{er}, 2011, p. 203.

⁶ Napoléon I^{er}, 2011, p. 218.

⁷ Napoléon I^{er}, 2011, p. 206.

⁸ Napoléon I^{er}, 2011, p. 214.

⁹ Napoléon I^{er}, 2011, p. 240.

¹⁰ Napoléon I^{er}, 2011, p. 231.



*quatre-vingt-dix chances pour nous et pas dix contre.*¹¹ » Selon ses officiers les plus exercés, il y a en face 90'000 hommes, dont les Anglais estimés au maximum à 40'000, face à 62'000 Français « de bonnes troupes ». Napoléon utilise la méthode intuitive du pourcentage de chances et croit surtout à l'expérience de ses hommes plutôt qu'à la seule arithmétique du nombre.

L'ordre de bataille

Le terrain modèle l'ordre de bataille et la bataille elle-même. La colonne vertébrale du lieu est la route qui conduit à Bruxelles vingt-cinq kilomètres au nord de Waterloo. Entre Bruxelles et Waterloo s'étendait et s'étend la forêt de Soignes, d'où le vers de Victor Hugo dans *L'Expiation* : « *Il (Napoléon) tenait Wellington acculé sur un bois* ». Ce n'est plus le cas aujourd'hui, mais en 1815 la forêt de Soignes commençait directement au nord de Waterloo et la route vers Bruxelles était bordée d'arbres des deux côtés. C'est la route de ravitaillement et la seule voie d'évasion de Wellington en cas de retraite. Du côté français, la route vers Charleroi, ville située à quarante kilomètres au sud, est au milieu d'un terrain ouvert, formant la route de retraite et ce que Napoléon appelle « la ligne d'opération de l'armée »¹². Le duc de Wellington dans sa jeunesse, après son échec à Eton, a passé quelques mois avec sa mère à Bruxelles en 1785, avant de faire sa formation militaire en France à l'école d'Angers. Il est probable qu'il ait des souvenirs du site de la future bataille conçus lors de promenades en forêt de Soignes. Il se positionne au lieu-dit du Mont-Saint-Jean, sur la croisée que forme la route de Bruxelles à Charleroi et la route qui relie Nivelles au sud-ouest à Wavre vers l'est. Il est posté sur un plateau dont le front est bordé par un chemin creux. Homme de la modernité et de la Révolution, Napoléon continue d'évaluer les distances en homme d'Ancien régime : la ligne de bataille ennemie s'étend sur 2'500 toises, la toise valant 1,949 m, c'est un front de presque cinq kilomètres, donc très dense. Wellington dispose une première ligne d'infanterie entrecoupée d'artillerie, place sa cavalerie en réserve et surtout, en avant-postes, occupe et fait crénelier les fermes de La Haye Sainte et de Hougomont (Goumont pour Napoléon). Il s'agit de grosses fermes à cour carrée, bâties comme des forts avec des porches fermés par de grandes portes. Vue du côté français, la valeur défensive de Hougomont n'apparaît pas, car elle est cachée par un bosquet qui se fera écuissier pendant la bataille. Une bande d'un kilomètre de large en contrebas sépare les deux armées. Napoléon se place sur les hauteurs au sud. La bataille a donc un axe nord-sud. Réveillé dès une heure du matin, Napoléon fait une reconnaissance à pied avec

le grand maréchal. Il reste actif jusqu'à quatre heures du matin, écoute les interrogatoires d'un guide local et de déserteurs belges. Il a peu dormi. Une pluie torrentielle s'est abattue après deux heures du matin. Le sol est détrempé, pas assez pour gêner les mouvements d'artillerie selon les officiers qui ont reconnu le terrain et l'estiment praticable dès neuf heures du matin. Préalablement, le général du génie Haxo reconnaît à cheval la ligne ennemie et informe l'Empereur qu'il n'a pas décelé de fortifications. Celui-ci réfléchit un quart d'heure, puis dicte l'ordre de bataille à deux généraux assis par terre. Les aides de camp galopent ensuite porter les ordres aux corps d'armée. Depuis cinq heures du matin, il fait beau. L'armée française se déploie sur onze colonnes réparties ainsi à raison de quatre pour la première ligne, autant pour la seconde et trois pour la troisième où se tient la Garde : « *L'artillerie marchait sur le flanc des colonnes ; les parcs et les ambulances à la queue.* »¹³ Le tout en musique, sonneries et tambours réglementaires, airs de marche familiers. « *Ce spectacle était magnifique ; et l'ennemi, qui était placé de manière à découvrir jusqu'au dernier homme, dut en être frappé.* »¹⁴ Chacun des cinq corps d'armée occupe un front de 900 à 1'000 toises, soit près de deux kilomètres, distance qui justifie bien les courriers à cheval. Les trois masses de manœuvre, rangées en deux lignes, se déploient de part et d'autre de la route vers Charleroi, dégagée pour l'artillerie, avec le cabaret de La Belle Alliance pour centre de gravité. « *L'armée se trouvait ainsi rangée sur six lignes formant la figure de six V ; les deux premières d'infanterie, ayant la cavalerie légère sur les ailes ; la troisième et la quatrième de cuirassiers ; la cinquième et la sixième de cavalerie de la Garde, avec six lignes d'infanterie de la Garde, l'infanterie sur la gauche et la droite, sa cavalerie sur la droite.* »¹⁵ Parfaite mise en scène, très ponctuellement réalisée. Le courage est aussi présent : « *Jamais l'armée française ne s'est mieux battue que dans cette journée.* »¹⁶ Pourtant, une dizaine d'heures plus tard, ce sera la déroute.

Les causes de la défaite

La forte position défensive prise par Wellington et la solidité de l'infanterie britannique sont les premiers éléments d'explication de la défaite française. Il reproduit, inconsciemment ou pas, le modèle national de la bataille défensive sur une position favorable à la façon de Crécy et d'Azincourt. Dans son rapport après la bataille, Wellington en décrit sobrement et justement les grandes phases : « *Vers dix heures l'ennemi commença une furieuse attaque contre notre avant-poste à Hougomont... qui résista toute la journée grâce à la grande bravoure de ces vaillants défenseurs, malgré les efforts répétés d'importantes forces ennemies pour s'en emparer. Cette attaque contre la droite de notre centre fut accompagnée par une forte canonnade sur toute notre ligne, qui était destinée à soutenir contre elle des attaques de cavalerie et d'infanterie occasionnellement combinées, mais parfois séparées. Au cours de l'une d'elles, l'ennemi prit à partie la ferme de La Haye Sainte, au point que le bataillon léger de la légion (hanovrienne) qui l'occupait fut à cours de munitions et que l'ennemi lui coupa la retraite. L'ennemi*

¹¹ Napoléon I^{er}, 2011, p. 231.

¹² Napoléon I^{er}, 2011, p. 242.

¹³ Napoléon I^{er}, 2011, p. 234.

¹⁴ Napoléon I^{er}, 2011, p. 235.

¹⁵ Napoléon I^{er}, 2011, p. 246.

¹⁶ Napoléon I^{er}, 2011, p. 248.

lança des charges répétées avec sa cavalerie contre notre infanterie, mais ses attaques échouèrent à chaque fois et offrirent à notre cavalerie plusieurs opportunités de charger... Ces attaques furent répétées jusqu'à sept heures du soir, quand l'ennemi fit un effort désespéré, avec la cavalerie et l'infanterie, appuyés par l'artillerie, pour forcer notre centre-gauche près de la ferme de La Haye Sainte, qui, après un combat sévère, fut repoussé.¹⁷ » En fait La Haye Sainte a fini par tomber vers trois heures et Ney a presque enfoncé le centre britannique avec des charges de cavalerie dantesques que Napoléon désapprouve : « C'est trop tôt d'une heure ; cependant il faut soutenir ce qui est fait.¹⁸ » L'armée française s'épuise tout l'après-midi sur les carrés anglais et n'a plus de réserve. En début de soirée, Wellington contre-attaque alors, car les Français sont en difficulté sur leur droite.

L'armée prussienne arrive tardivement mais décisivement car elle renverse le rapport de force, comme Napoléon l'écrit : « Ainsi l'armée ennemie contre laquelle il avait à lutter venait d'être augmentée de 30'000 hommes déjà rendus sur le champ de bataille ; elle était de 120'000 hommes contre 62'000 : c'était un contre deux.¹⁹ » Néanmoins, ce n'est d'abord que le 4^e corps d'armée du général von Bülow qui n'avait pas été engagé à Ligny et se trouve donc intact. Napoléon envoie contre lui 10'000 hommes pour appuyer son aile droite qu'il forme en potence. Bülow est aperçu à Saint-Lambert vers midi et ses colonnes ne sont au contact que deux heures plus tard, mais donnent inutilement dans une attaque frontale. Napoléon n'est pas alors inquiet et dit au maréchal Soult : « Nous avions ce matin quatre-vingt-dix chances pour nous, l'arrivée de Bülow nous en fait perdre trente, mais nous en avons encore soixante contre quarante ; et, si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a commise hier de s'amuser à Gembloux, et envoie son détachement avec rapidité, la victoire en sera plus décisive, car le corps de Bülow sera entièrement perdu.²⁰ » Or Grouchy n'arrivera pas. Il n'a quitté son campement de Gembloux qu'à dix heures du matin et marche sur Wavre, malgré la canonnade à l'ouest et la remontrance que lui fait le général Exelmans vers midi trente : « L'Empereur est aux mains avec l'armée anglaise ; cela n'est pas douteux : un feu aussi terrible ne peut pas être une rencontre. Monsieur le Maréchal, il faut marcher sur le feu. Je suis un vieux soldat de l'armée d'Italie ; j'ai cent fois entendu le général Bonaparte prêcher ce principe. Si nous prenons à gauche, nous serons dans deux heures sur le champ de bataille.²¹ » Collant à ses ordres initiaux, Grouchy continue de marcher sur Wavre et y obtient un succès tactique contre un ennemi retranché, mais favorise la défaite stratégique de son maître. Blücher en effet est libre de marcher au canon vers l'ouest, vers Waterloo. Son arrivée modifie complètement le rapport de force car, sans lui, la bataille était gagnée d'après Napoléon : « L'Armée française, forte de 62'000 hommes, qui à sept heures du soir était victorieuse d'une armée de 120'000 hommes, occupait la moitié du camp de bataille des Anglo-Hollandais, et avait repoussé le



A la mémoire du lieutenant-colonel Claude Richardot, commandant le 7^e régiment de cuirassiers qui s'est illustré à Ligny où il a mis la cavalerie prussienne en fuite et à Waterloo où il a taillé en pièces la brigade de dragons de Ponsonby.

corps de Bülow, se vit arracher la victoire par l'arrivée du maréchal Blücher avec 30'000 hommes de troupes fraîches, renfort qui portait l'armée alliée à près de 150'000 hommes, c'est-à-dire deux et demi contre un.²² » Dans son rapport de la bataille, Wellington écrit sur cette arrivée : « Je ne rendrais pas justice à mon sentiment, ni au maréchal Blücher et ni à l'armée prussienne, si je n'attribuais pas le résultat de cette dure journée à leur cordiale et ponctuelle assistance.²³ » Wellington n'apprend l'arrivée de Blücher que vers six heures du soir, quand on lui signale un tir d'artillerie prussien assez lointain. A ce moment, Bülow vient de prendre Plancenoit, à l'arrière de la droite française, car depuis une heure il a cessé les attaques frontales sur la droite des Français et part couper la route de Charleroi, leur seule échappatoire. S'y livre un combat retardateur où les Français se retrouvent à un contre trois face à 30'000 Prussiens. Napoléon y engage la Jeune puis une partie de la Vieille Garde. Le village est pris et repris. Quand les troupes françaises évacuent Plancenoit en feu vers huit heures trente du soir, c'est la déroute.

La plupart des témoins évoquent la fuite éperdue de l'armée française. Gneisenau écrit même : « Cette déroute prit bientôt l'apparence de la fuite d'une armée de barbares.²⁴ » Napoléon n'avait rien prévu pour la retraite et se dédouane en écrivant : « La chaussée de Charleroi est

¹⁷ Kelly Christopher, *A Full and Circumstantial Account of the Memorable Battle of Waterloo*, réédition 1834 (1^{re} édition 1817), p. 57 (rapport de Wellington en annexe).

¹⁸ Napoléon I^{er}, 2011, p. 243.

¹⁹ Napoléon I^{er}, 2011, p. 240.

²⁰ Napoléon I^{er}, 2011, p. 240.

²¹ Napoléon I^{er}, 2011, p. 246.

²² Napoléon I^{er}, 2011, p. 246.

²³ Kelly Christopher, 1834, p. 58 (rapport de Wellington en annexe).

²⁴ Kelly Christopher, 1834, p. 61 (rapport de Gneisenau en annexe).

très large, elle suffisait pour la retraite de l'armée; le pont de Genappe est de même largeur, cinq ou six files de voitures peuvent y passer de front. Mais, dès que les premiers fuyards arrivèrent, les parcs qui s'y trouvaient jugèrent convenable de se barricader, en plaçant sur la chaussée des voitures renversées, de manière à ne laisser qu'un passage de 3 toises [moins de six mètres]. Toutes les colonnes se précipitaient sur ce point, négligeant les ponts de droite et de gauche, distants de moins d'une lieue. La confusion fut bientôt épouvantable.²⁵ » Habitué à la victoire, Napoléon n'a jamais su préparer une retraite. L'exemple le plus catastrophique étant, bien sûr, la retraite de Russie où une armée de 600'000 hommes fut réduite à 30'000 pendant l'hiver 1812, mais la comparaison la plus appropriée avec Waterloo est celle avec la bataille de Leipzig en 1813, dite « Bataille des Nations ». Après près de quatre jours de combat, l'armée française ne put percer l'arc de feu des armées coalisées plus nombreuses, bien retranchées, et dut battre en retraite après avoir épuisé ses munitions d'artillerie. Napoléon avait ordonné de miner les ponts sur l'Elster mais ne veilla pas à l'exécution de la retraite. Un simple capitaine, paniqué par la déroute et sans doute par la nouvelle de la trahison des troupes saxonnes, fit sauter le pont principal. Un tiers de l'armée se retrouva coincée à l'est de la rivière qu'elle dut traverser à la nage. Le prince Poniatowski, blessé, s'y noya comme tant d'autres. Pas de noyade à Waterloo, mais une fuite éperdue. Après Plancenoit, les troupes prussiennes poursuivent les Français au clair de lune et arrivent devant Genappe où des voitures renversées servent de barricades. Ils réduisent par une canonnade et un « hurra » la brève résistance et prennent le bagage impérial, soit le parc logistique. Seul Grouchy, de son côté, se bat efficacement en retraite, mais Napoléon n'a plus d'armée de campagne. Dans ses mémoires, il minimise les pertes françaises à Waterloo en les relativisant au sein des pertes reçues « en quatre jours » (15-18 juin) soit 60'000 alliés pour 41'000 Français dans la déroute et jusqu'à Paris.²⁶ La bataille de Waterloo a vu des pertes de plus de 30'000 Français dont un tiers de prisonniers contre plus de 20'000 coalisés perdus.

Grouchy a une responsabilité dans la défaite française, mais il obéissait aux ordres. Par la suite, proscrit, il s'exile aux États-Unis mais, pardonné, revient en 1821 et Louis XVIII lui confère le grade de lieutenant-général. Un pardon rapide. Toutefois le système de bataille de Napoléon est aussi en cause. Ce qui a provoqué la défaite de Waterloo lui avait valu la victoire de Marengo avec l'arrivée au moment décisif de Desaix (1800), avait failli le perdre à Eylau sans l'arrivée tardive de Ney (1807), lui avait déjà infligé la déconvenue de Leipzig où un corps d'armée est absent (1813): c'est-à-dire la pratique du détachement d'un corps d'armée... qui arrive à temps ou n'arrive pas du tout. Le colonel-général Helmuth von Moltke a condensé la leçon de cette expérience dans l'adage « *marcher dispersés, combattre réunis* ». A Waterloo, Napoléon n'a pas combattu « *réuni* ». Il lui a manqué aussi de cette « chance » qu'il disait rechercher pour nommer un futur général.

Ph. R.

²⁵ Napoléon I^{er}, 2011, p. 214.

²⁶ Napoléon I^{er}, 2011, p. 247.

Histoire militaire

Infographie de l'Empire napoléonien

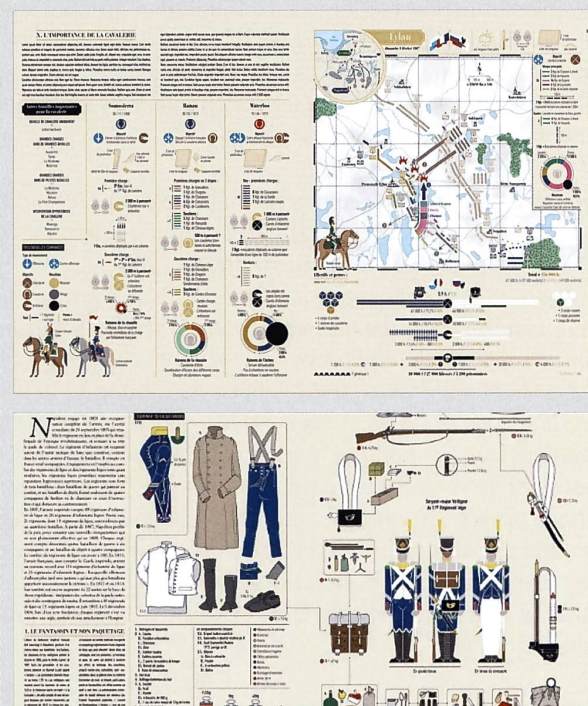
La maison d'édition Passés Composés publie un ouvrage sur l'Empire napoléonien en mettant en forme des milliers de données sous forme visuelle et infographique. L'ouvrage n'est pas une collection d'images comme on en connaît tant. Il s'agit d'une compilation d'une très grande somme d'informations techniques, visuelles et géographiques.

L'ouvrage peut se lire, mais également s'employer comme référence thématique où ses 160 pages sont un atout considérable par rapport aux nombreuses collections et magazines qui s'alignent sur les étagères. Pas surprenant dès lors que cet ouvrage ait mis deux ans à être complété.

Les batailles et les forces font l'objet de présentations et de chiffres détaillés et clairs. L'ouvrage est une réelle référence en la matière. Et les éditions Passés Composés, du groupe Humensis, ont déjà eu l'occasion d'aborder la Rome antique, la Révolution française ou encore les guerres franco-allemandes.

Trois auteurs ont travaillé à cette somme: Nicolas Guillerat, Vincent Haegele et Frédéric Bey. L'ouvrage est paru fin 2023 – à temps pour suivre de manière critique les débats autour du film de Ridley Scott.

Réd. RMS+



Ci-dessus: Deux extraits présentant la bataille d'Eylau (8 février 1807) – plus grande bataille de cavalerie de la période – ainsi que l'équipement personnel du fantassin de la Grande Armée en 1812. Illustrations © Passés Composés.